



Humoristique — HEBDOMADAIRE — Illustré

“ Le vrai peut quelquefois n’être pas vrai sans blague. ” — BOIS L’EAU.

A. P. PIGEON, Editeur-Propriétaire

H. BERTHELOT, Fondateur

BUREAUX : 1798 Rue Ste-Catherine

LE COUVENT

DE
SAINT-NICOLAS LE VIEUX.

(Suite)

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable allemand. Mais faut l'avouer, il soutint admirablement la réputation dont jouissent ses compatriotes. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arriver, de sorte que bientôt ont rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas. Chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fut d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprit le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvent pillés, de gendarmes pendus, de religieuses violées. Mais il n'y avait rien d'étonnant; la situation isolée des dignes bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le Marsala allait toujours sans préjudice du syracuse sec, du muscat du Calabre et du Malvoisie de Lipari. Si forte que fut la tête du comte, ses yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épais-



Delegation des Monopoleurs

LAURIER.—Allez-vous en !... vous ne serez pas maltraités ; le tarif sera correct, tas de bâtreux.

air. Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues.

Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréonique, et n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *stehlen, mordon, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissements universels. Bientôt tout parut tourner autour

de lui ; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce.

Cependant on buvait toujours, et chaque fois que l'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave du prince Palermo, ou dans la cantine des dominicains d'Acì Reale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres,

et en frappant on renversaient les lampes ; le feu alors se communiquait à la nappe et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre, on y jettait les chaises, les bancs, les stales. En un instant, la table ne fut plus qu'un immense bûcher autour duquel les moines devenus bandits se mirent à danser comme des démons. Enfin au milieu de tout ce sabat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant : *Le monache ! le monache !*. Un hurrah général accueillait cette demande. Un instant une porte s'ouvrit, et quatre religieuses parurent, traînées par cinq ou six bandits. Des hurlements de joie les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve il lui semblait qu'une force supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emportée ailleurs. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux *Kakeursiter*, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu ; il ferma les yeux, tout ébloui par la flamme. En se couvrant, il vit du sang, puis il ne vit plus rien ; ses yeux se fermèrent une seconde fois, sans qu'il eut la force de les rouvrir, ses jambes manquèrent sous lui, enfin il tomba comme une masse ; il était ivre mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour ; il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui ; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, ayant à sa droite Nicolai, à sa gauche Pe-